

# DE VISU

## Premiers champs de couleur

### THE DEBRIS FIELD

Michael A. Robinson  
Galerie Pierre-François Ouellette  
Art contemporain,  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
espace 216, jusqu'au 23 février

### JÉRÔME DELGADO

Il nous a tellement habitués à des formes épurées et blanches, voire grises, qu'on imagine mal que l'immense cadre coloré, surface bien remplie tel un *color field*, soit signé Michael A. Robinson. L'œuvre s'intitule *Free Association* et ouvre l'exposition *The Debris Field*. Solo qui sera complété par l'ouverture dans quelques semaines d'une minirétrospective à Expression, le centre d'art de Saint-Hyacinthe, faisant de cet artiste sans étiquette l'événement incontournable du début d'année.

Ce *color field* nouveau genre, fait de matériaux plutôt que de matière (un minutieux assemblage de pincesaux et de crayons), correspond pourtant très bien à l'univers de Robinson. On reconnaît sa manière étoilée d'agencer les choses, son regard sur la création (ici, à travers des outils), ses titres à multiples sens, son plaisir à repenser les faits établis, que ce soit l'histoire (de l'art), la politique, la société de consommation.

*Free Association* est en quelque sorte le pendant (quasi) bidimensionnel de son installation exposée en 2004, *Various Studio Essentials*. Dans les deux cas, Michael Robinson semble puiser à même les objets de son atelier pour évoquer, de manière spectaculaire, les conditions de travail à une époque (la nôtre) où innover exige que l'on fasse table rase du passé.

Robinson n'a pas peur de lancer des clins d'œil. Mondrian, le constructivisme russe, l'expressionnisme abstrait, la sculpture minimaliste l'ont déjà inspiré et continuent à le faire. Ses proches contemporains aussi. Les pinceaux en étoile rappellent les manipulations d'un Jérôme Fortin, alors que la deuxième et aus-

si grande œuvre colorée, *Random Objects of Relative Importance*, peut être lue comme un autoportrait en petits fragments à la manière d'un Nicolas Baier.

Habiles et spectaculaires, ces deux tableaux restent une sorte d'aparté plus expérimental d'un parcours encore à explorer. Surtout en regard du reste de l'expo, une suite de douze œuvres de petit format en letraset, technique désuète que Robinson a faite sien depuis longtemps, et une vidéo qui ne manque pas d'éclat(s). On y retrouve son goût pour le côté épuré, minimal, celui de la simplicité d'un tracé dans le premier cas, d'une action dans le deuxième.

La poétique du vide, Robinson la maîtrise bien, offrant avec peu d'éléments un jeu de contrastes et un discours à la fois sur la forme et sur le fond. La série sur papier de petites taches en letraset, présentée à contre-courant (commençons par la fin), apparaît comme une petite abstraction animée, allant de plans rapprochés à un plan général.

Dans la vidéo *The Debris Field*, on assiste à une destruction progressive, bien planifiée, d'un vaste ensemble de vaisselle en verre. La prise de vue, le montage, le fil narratif, tout est assez simple. L'artiste réussit habilement, bruit d'éclats aidant, à nous mettre dans une situation ambiguë. Le geste jouissif, presque libérateur (qui n'a jamais rêvé de fracasser du verre?), s'accompagne d'une impression de fin du monde.

Comme dans une œuvre qu'il avait présentée en 2002 à la Fondrie Darling, là où a lieu la scène filmée, Robinson oppose, en bouclant la boucle, abondance et gaspillage. Massacrer cette vaisselle, symbole d'opulence et de luxe, peut s'avérer salutaire. En même temps, l'action est une métaphore de l'autodestruction dans laquelle nous, consommateurs jamais assouvis, sommes en train de plonger tête première. A voir ce champ de débris, on comprend que la chute sera terrible.

Collaborateur du Devoir



Dans la vidéo *The Debris Field*, on assiste à une destruction progressive d'un vaste ensemble de vaisselle en verre.